

«Hostel»
une étoile

Hostel
d'Eli Roth, avec Jay Hernandez,
Derek Richardson Alvaro. 1h35.

En détournant un canevas à la *Vendredi 13* ou *Evil Dead* pour en faire une métaphore sur le sida et les ravages, non pas tant de la contamination que de la panique qu'elle suscite, Eli Roth est devenu l'un des représentants les plus souvent cités du cinéma d'horreur renaissant. Après ce *Cabin Fever* ironique sur lequel planait l'ombre de Sam Raimi et de David Lynch, le jeune cinéaste revient avec un deuxième long métrage ultraviolent dont le succès au box-office américain, bousculant *King Kong* et *le Monde de Narmia*, en a surpris plus d'un. Mais en compétition lors du festival de Gérardmer (*Libération* du 1^{er} février 2006), *Hostel*, coproduit par Tarantino, n'a pas fait l'unanimité.

Cette histoire de tourisme sexuel, de torture tarifée et de riches sadiques fournis en victimes adolescentes par la mafia russe entre pourtant en sinistre résonance avec l'époque. Comment ne pas songer aux images de la décapitation du journaliste Daniel Pearl, aux sévices photographiés de la prison d'Abou Ghraib, jusqu'au récent fait divers du gang des «Barbares» de Youssouf Fofana? Roth ne suit que trop peu cette piste et choisit de faire d'*Hostel* un film pop-corn du samedi soir, malsain jusqu'à la nausée, mais parfaitement anodin.

Le portrait de l'Europe de l'Est est révélateur des trucs d'un cinéaste cherchant tellement à faire le malin que son film en perd toute sincérité. Censé se dérouler en Slovaquie, *Hostel* montre un pays triste et moche, conforme aux fantasmes des Américains d'aujourd'hui paniqués par un monde extérieur perçu comme une menace: les filles sont toutes jolies mais vénales, les hommes des vieillards mal lavés ou des voyous sauvages et les enfants des voleurs. En même temps, la caricature est si grossière que tout spectateur un tant soit peu adulte ne peut que s'en amuser. Roth joue sur tous les tableaux, flattant les pires instincts de l'humanité (assumant, comme les mafieux, sa position de pourvoyeur d'abominations) tout en faisant des gros clins d'œil à l'autre moitié des spectateurs pour dire qu'il n'est pas dupe. Ce procédé finit par rendre son film, par ailleurs efficace malgré une heure d'exposition interminable, assez antipathique. ◀

Alexis Bernier

Beyrouth de traverse

«A Perfect Day», métaphore somnambule du Liban d'avant le réveil,

A Perfect Day
de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, avec Ziad Saad, Julia Kassab, Alexandra Kahwagi. 1h28.

Titre emprunté au comique trouper new-yorkais Lou Reed, image signée de la Française Jeanne Lapoirie, chef op attitrée de François Ozon, *A Perfect Day* bat, pourtant, pavillon libanais. C'est le second long métrage de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, la trentaine, couple de plasticiens cinéastes, ayant touché à la photographie (une inoubliable série de cartes postales du Beyrouth d'avant-guerre passées au vitriol), très à l'aise avec le documentaire (comme l'ont prouvé *Khiam* en 2000 et *le Film perdu* en 2003), et apprenant la fiction à tâtons: *Autour de la maison rose*, leur premier film en 1999, était raté, mais leur court métrage de l'année passée, *Cendres*, montrait une belle maîtrise du découpage.

Corps symptomal. *A Perfect Day*, qui s'envisage comme un lent zigzag dans Beyrouth, s'ouvre sur un premier quart d'heure très beau, commencement en situation bloqué, début de récit ironique puisque coincé en plein embouteillage monstre. C'est gonflé et tout à fait tenu à la fois, signe d'une envie forte chez eux de faire de leur ville une équation cinématographique. Une heure et demie après, il n'est pas certain que le contrat ait été totalement rempli, mais l'envie reste prégnante. Dans l'œil de Hadjithomas-Joreige, Beyrouth est un foisonnant corps symbolique, un tissu saturé de sons, un climat, une architecture de lieux éclatée, une somme d'inachèvement, un chantier à ciel ouvert, une route barrée, une mer en horizon brumeux. C'est aussi, et c'est encore bien regardé, un corps symptomal, névrosé, que porte en lui Malek, sorte d'incarnation arabe de *L'homme qui dort*, puisqu'il traverse la vie en piqueur de nez professionnel, tombant de sommeil dès qu'il se pose quelque part, narcoleptique né. A cette espèce de mollesse malade, à ce champ vide de l'action, comment répondre sinon par la fuite ou le harcèlement: Zeina, sa copine lassée, ne répond plus à ses SMS quand sa mère, elle, le poursuit au téléphone. Dans ce puzzle oedipien, il manque le père, le



corps du père, «disparu» avec la guerre civile. Son corps pourrait bien être d'ailleurs ce cadavre anonyme que l'on a découvert sous un chantier en plein cœur de la ville.

Idee étrange que cet endormi symbolique. Prendre le Libanais comme un cataleptique, un vivant en sommeil touche au plus juste une situation qui était encore celle du Liban au moment où le film se tournait (soit en novembre 2004). Trois mois plus tard, l'assassinat de Rafic Hariri allait «réveiller» le Liban - tout en le sonnait: terre de paradoxes. *A Perfect Day*, qui est un jour en creux, tire la photographie non pas du Liban de l'après 14 février 2005, mais du moment d'avant. Et c'est évidemment un instant quelconque. C'est peut-être là la plus grande qualité du film. On a vu des films libanais

Beyrouth est un foisonnant corps symbolique, un tissu saturé de sons, un climat, une architecture éclatée.

revenir, c'était inévitable et nécessaire, sur la guerre. On en verra bientôt, on l'espère, partir de cet événement de l'assassinat de Hariri.

Eveil de surface. L'accélération de l'actualité libanaise aurait pu rendre le film obsolète, elle atteste au contraire, *a posteriori*, de sa grande lucidité: le diagnostic des cinéastes était le bon: le Liban de 2004 vivait sous un éveil de surface.

Cinématographiquement parlant, c'est encore une autre histoire. S'emparer d'un corps lent, amorphe, est un pari sans doute risqué. Joana Hadjithomas et Khalil Joreige ont cru bon de tout miser sur leur acteur, un jeune type (musicien),


qui n'a joué qu'en dilettante dans des courts métrages d'amis, et chez qui ils avaient repéré une extrême lenteur. Ziad Saad n'est, hélas, pas un acteur né, l'ambition du rôle

Narcoleptique-né, Malek (Ziad Saad), traverse la vie en piqueur de nez professionnel, tombant de sommeil dès qu'il se pose quelque part.

est manifestement trop grande pour ses épaules. Il faut le voir prendre des airs concernés, regardant les SMS tomber les uns après les autres sur son téléphone portable pour compatir à la souffrance existentielle de l'acteur amateur et à qui l'on demande soudain l'impossible.


Allées escarpées. Ce n'est pas par hasard si le film s'envole justement quand il quitte le corps de Malek, et avec lui toute la charge théorique du projet, pour s'essayer à une tentative autrement plus fructueuse de regarder la ville, en urbaniste, en architecte, en fouilleur archéologique, en preneur de son aux aguets (très belle musique d'un film, en partie due aux musiciens de la scène locale: Scrambled Eggs, Soapkills). C'est dans les allées escarpées que le film, loin des visites guidées, trouve sa bonne respiration. ◀

Philippe Azoury



STYLE 16

MODE PRINTEMPS-ÉTÉ 2006
PHOTOGRAPHE/TERRY RICHARDSON
MAHJEDDIN/ANINKA
ROSE/COMME DES GARÇONS
SUPPLÉMENT GRATUIT
A LIBERATION N° 7730
DU 4 MARS 2006
NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT



La mode à tous prix
Spécial Terry Richardson

Samedi 4 mars

Supplément gratuit avec *Libération*